

Eric ABGRAAL

Le Médaillon d'Avalon

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

Eric ABGRAAL

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

•

Tout au fond de l’océan, dans une gangue de granite générée depuis des millénaires git un médaillon de métal inconnu. Hors du temps et de l’espace temps.

A l’intérieur du médaillon un être presque amnésique répète éternellement la geste qui lui fut fatale...

Première partie :

Merlinus Ambrosius

≡ // ||| / ||| ||| // ||| // | // ||| ||| ||| :

+ ||| // || ||| ||| ||| ||| + / | // || ||| ||| ||| |||

Chapitre 1 : Mes années d'initiation

J'approche le siège de ma table de travail et appuie sur le bouton de contact de l'ordinateur.

C'est à cet instant que Morgane entre. Petite fille de six ans, une adorable petite fille, ma petite fille, ma fille par procuration. La fille d'Ygrène qui faisait partie de ces femmes qui ont l'Amour chevillé au corps. Comme je comprenais Uther quand il avait eu envie d'elle... aidé un peu par moi d'ailleurs, mais tout ça c'était du passé qu'il fallait enterrer. Enterrer comme cette pauvre Ygrène.

La vision de ce triste corps ensanglanté me revient à l'Esprit. Elle si radieuse et rayonnante ; si féminine, si belle. Nos danses endiablées et notre désir à tous les deux ; sous le regard de Gorlois qui faisait déjà preuve d'une extrême jalousie.

Ygrène qui depuis sa faute n'avait fait que décliner. En une année elle avait essayé toutes les drogues ; s'était enivrée de tous les alcools et son remariage avait été un échec total. Jamais elle ne s'était pardonnée d'avoir eu cette liaison, de se faire abuser.

Moi, Merlin, j'étais certainement la cause de sa déchéance : j'avais donné quelques herbes illicites à Uther qui s'en était servi pour assouvir son instinct bestial...

Merlin avait depuis refusé tout contact avec lui jusqu'à la mort de ce dernier. Il avait emmené son fils à sa naissance car Ygrène était incapable d'assumer son éducation ; son déclin avait commencé dès qu'elle s'était aperçue de son erreur. Elle avait sombré dans la folie la plus totale ; la vie de Morgane avait du être très difficile pendant ces six années avant l'orphelinat... Mais chose étrange ; la magie avait toujours fait

son effet et Ygrène était restée une mère affectueuse et attentionnée envers Morgane. Lors de ses entrevues nombreuses avec Merlin, la sérénité semblait régner. Il expliquait cela par l'Amour et le désir qui existaient entre eux. Il n'avait jamais eu de relation physique avec elle depuis son épreuve car il aurait pensé lui aussi abuser d'elle. Ils avaient donc gardé une relation d'affection amoureuse, souvent troublée par des caresses mutuelles, qui avait permis à Ygrène de trouver un peu de bonheur dans son triste état. En tout cas il l'avait protégée chaque jour, en prenant soin d'apaiser les ardeurs d'Uther qui heureusement avait trouvé la mort peu de temps après son mariage. Ygrène était donc veuve deux fois.

Arthur était un tout petit enfant qui allait atteindre sa première année et ses deux parents étaient morts. Je ne pus m'empêcher d'avoir les yeux pleins de larmes. Ce mélange qui avait occasionné sa mort. Alcools, herbes ... toute une pharmacopée qui pouvait être utilisée pour le soin et qui dans ce cas avait conduit à la mort atroce dans un accident de voiture.

Merlin se rappelait les questions de Morgane les tous premiers jours ; Morgane qui du haut de ses six ans avait tout compris... Tout de suite elle avait parlé des drogues ... Comme si l'attention bienveillante que Merlin lui procurait n'avait pas suffi pour la mettre hors du danger représentée par la vie dissolue de sa mère. Enfin, c'est lui qui maintenant s'occupait d'elle et il lui apprenait que si les drogues peuvent tuer elles peuvent aussi soulager.

Tout le monde le sait, je suis le fils du diable... Mais je n'ai jamais réussi à savoir quel était le nom de ce démon ; je ne sais pas non plus quels sont les tours que me joue ma mémoire par rapport à ma naissance ; ce dont je suis sûr est que je suis le

fruit d'un viol et que je suis né en 1945 ; du moins je le crois car ma naissance n'a jamais été déclarée et ma mère a emporté son secret avec elle.

Ou peut-être suis-je beaucoup plus vieux ; de toute façon ma légende est immémoriale ; je me nomme Ambrosius Merlinus. Cependant je peux narrer l'un des rêves récurrents que je faisais bien avant que Viviane m'ait raconté ses recherches quant à mon origine éventuelle.

Un déluge de feu s'abat sur les villes ; partout des corps calcinés jonchent la terre. Des gens en uniforme noir se réunissent et disent « Quel est donc cette idéologie qui nous a vaincus, qui a anéanti toutes nos défenses, mis à nu tous nos secrets et qui va nous détruire ? »

L'un des uniformes se lève et ajoute « Partout ils parlent de démocratie, d'égalité, de droits de l'homme ; nous ne réussissons plus à faire entendre la voix de notre führer ; toutes nos armées sont détruites »

Un autre réplique « Il faut assurer sa descendance ; nos chercheurs en génétique sont sur la voie de trouver une piste »

Puis le rêve se continue dans un autre lieu ; une femme est allongée ; au-dessus d'elle je vois la mort affreusement grimaçante ; un homme vêtu de noir lui fait une injection. Le ventre de la femme gonfle, gonfle et explose.

Cette femme allongée représente certainement ma mère ; je me suis longtemps demandé ce que pouvait signifier cette icône de mort grimaçante et laide ; finalement je pense que ma mère m'avait dit : « tu es un enfant de la mort laide » et que dans mes rêves c'est cette mort qui m'est apparue.

Cependant j'ai visionné récemment un film tchèque dont la thématique est le Lebensborn ; à la suite du visionnage j'ai fait quelques recherches et j'ai vu que le seul Lebensborn français

était en Picardie, dans la commune de Lamorlaye. Enfant j'avais retenu la mort laide au lieu de Lamorlaye, ce qui a alimenté mon rêve.

Pourquoi suis-je probablement le fils d'Hitler ? Parce que nous sommes au XXIème siècle et que je suis né en 1945. Merlin est le fils du diable et cette image archétypale du démon ne peut plus être à notre époque confondue avec l'antagoniste de Jésus. Dieu est mort. Le bien et le mal ne sont plus représentés dans l'inconscient collectif par ces figures symboliques du passé ; à elles se sont substitués le mal absolu incarné par Hitler et le bien incarné par les droits de l'homme. Je suis intemporel mais ancré dans mon époque.

Alors pourquoi une femme bretonne et non pas aryenne ? A Ludwigsburg un de mes correspondants a trouvé dans les archives du Lebensborn de Lamorlaye un étrange document semblant avérer la présence à cet endroit de Heinrich Himmler (en mission secrète) attestant que l'implantation est faite en date du 13 avril 1944 ; le document est signé par lui et par deux témoins : sa secrétaire Edwig Potthast et Ludwig Rheinritter. Ce qui est étrange est que ce document indique que le Lieutenant Rheinritter est utilisé comme témoin car il est l'amant de ma mère et que celle-ci retournera dans son pays dès la fécondation réussie et ne doit pas savoir qui l'a fécondée...

Je pense que l'envoi de Rheinritter sur le front russe s'explique ainsi mais je ne comprends toujours pas pourquoi c'est ma mère qui a été choisie. Sauf à penser qu'après tout n'importe qui (façon de parler) ferait l'affaire ...

Donc je naquis au début de 1945 et il fut admis que de mon père je reçus certains pouvoirs en particulier celui d'avoir une connaissance facile des faits du passé ; ma mère, elle, avait un

don de clairvoyance (on appelait encore cela comme ça à l'époque) et c'est certainement d'elle que je tiens pour tout ce qui est du domaine de la psychologie. Au physique j'étais plutôt moche et surtout horriblement velu. Ma mère me fit baptiser du nom d'Ambrosius car elle était férue de latin et aimait l'Histoire celtique d'Ambrosius Aurélien. Par contre j'ai toujours fait plus âgé que mon âge réel.

Nous étions encore en pleine époque de l'épuration et ma mère avait été accusée d'avoir couché avec les boches et d'avoir eu des sympathies nazies. Elle fut traduite devant un tribunal et personne du village ne voulut témoigner en sa faveur. C'est alors que je dis à ma mère « Je ne serai en rien responsable de ta mort, ne crains rien »...

Quand le procès arriva le « juge » lui demanda qui était le père de cet enfant et si c'était bien le lieutenant SS Rheinritter. Ma mère répondit qu'elle ne savait absolument pas qui était le père de l'enfant, qu'elle avait été violée, et que le lieutenant Rheinritter n'était pas un SS mais un gentil officier allemand.

Les jurés déclarèrent qu'il était normal qu'une collabo soit punie et qu'elle était une sale pute à boches.

Je me suis alors écrié paraît-il que « Ce tribunal était un scandale de mensonges, que si on jugeait tous ceux qui ont eu des comportements étranges pendant la guerre il fallait juger tout le monde, que je savais très bien qui avait fait quoi dans cette assemblée et que je pouvais dire la vérité de chacun »

Ils dirent alors que cela ne leur indiquait toujours pas qui était mon père. Je répondis au juge que je connaissais mieux mon père que lui le sien et que sa mère à lui elle au moins savait qui était son père alors que la mienne ne le savait pas.

Immédiatement il fit venir sa mère et lui signifia ce que je venais de dire.

Je pris la parole et dis : vous étiez alors en rupture conjugale avec votre mari et le prêtre fréquentait votre maison mais aussi votre lit...

Le juge s'indigna ainsi que sa mère, mais je continuais mon récit : quand vous vous êtes trouvée enceinte le prêtre a demandé à votre mari de recoucher avec vous ...

La mère du juge ne réussit pas à camoufler la vérité plus longtemps et le juge comprit qu'il n'avait rien à gagner en rendant une sentence injuste. Ma mère fut graciée.

A la mort de ma mère je fus emmené avec ma sœur Gwenn dans une pension tenue par les sœurs de Campénéac ; je ne sais pas pourquoi nous échouâmes là-bas ; peut-être que l'une des sœurs était une relation de notre mère mais nous n'avons jamais rien su. En tout cas je ne me plaisais pas en leur compagnie et les enfants du village m'avaient vite surnommé le sanspère ou le bâtard. J'ai toujours été sensible aux injustices et les jours où mon cœur était trop blessé j'avais pris l'habitude de me réfugier dans la forêt qui n'était pas loin. Là bas je criais ou je me faisais réconforter par les animaux qui ne manquaient pas de venir me trouver, intrigués par mon état. J'ai ainsi appris à connaître le monde sylvestre. De retour au pensionnat je me fichais pas mal de l'admonestation des sœurs. J'avais retrouvé toute l'énergie nécessaire en compagnie de mes bêtes préférées. Ma sœur était mon unique confidente et elle m'a sauvé bien des fois de la solitude extrême dans laquelle je me trouvais.

Une fois que je m'étais réfugié dans la forêt et que je ne voulais pas retourner chez les sœurs, c'était en plein hiver et il faisait très froid mais je préférais encore la compagnie des biches et des sangliers à celle des sœurs, j'ai croisé un

promeneur qui, m'ayant reconnu, est vite allé trouver ma sœur pour lui dire où j'étais. Celle-ci, sachant que je ne la suivrais pas, a préféré ruser et a demandé à une des élèves plus âgées de venir me chercher en usant d'un stratagème : Bleun (elle avait douze ans et j'étais un peu amoureux d'elle) était une musicienne aguerrie ; elle jouait parfaitement de la harpe... Elle s'est postée non loin de moi, près d'une source, et a commencé à jouer. Le sortilège a fonctionné et je suis allé voir cette tendre personne qui jouait une musique si envoûtante.

En disant ceci je ne peux d'ailleurs m'empêcher de penser à ma Viviane adorée. Avec quelques notes et ses paroles rassurantes et pleines de gentillesse elle m'a incité à retourner à Campanéac. Je l'ai suivie et là-bas tout le monde a été très aimable avec moi ; les sœurs avaient préparé un goûter ; on aurait dit le retour de l'enfant prodigue ; il ne manquait plus que le veau gras. Mais il y avait beaucoup trop de monde pour moi et je ne pus m'empêcher de me mettre à pleurer et à repartir à toute allure dans la forêt salvatrice. L'on me fit chercher et cette fois-ci je fus enfermé dans une cave pendant une semaine ; la seule visite (mais je n'avais pas besoin de voir ces sales harpies) était celle de ma sœur qui m'apportait un peu de nourriture, de quoi me laver et sa tendresse.

Cette épreuve m'avait fatigué et je m'endormis ; dans mon sommeil je me réfugiais encore dans la forêt et je parlais aux animaux.

En ce qui concerne mon instruction les sœurs me faisaient bénéficier de précepteurs divers et inégaux mais j'absorbais tout ce qui m'était proposé et faisais preuve de sérieux face à l'instruction ; je compensais les orientations religieuses trop poussées par des lectures personnelles que je pouvais faire souvent grâce à la complicité de ma sœur qui réussissait je ne sais pas comment à me procurer des ouvrages peu communs

dans les monastères. Par ailleurs il y avait quand même une bibliothèque assez fournie et mes professeurs voyant mon intérêt pour l'étude n'hésitaient pas à m'approvisionner de livres. C'est ainsi que j'appris le respect de la chose écrite, du livre et de la bibliothèque. J'étais donc à la fois un enfant de la forêt et des livres.

Pendant ces sept années passées à Campanéac j'acquis de solides bases dans les matières classiques et scientifiques avec un goût prononcé pour l'Histoire, l'Astronomie, La Biologie. J'étudiais aussi les auteurs classiques de la littérature européenne, en particulier la littérature médiévale, et j'appris plusieurs langues : allemand, anglais, latin ; je laissais pour plus tard le grec et les langues celtiques, ainsi que le russe et l'hébreu.

Ma sœur étant arrivée à l'adolescence et ne souhaitant pas continuer à cheminer avec les nonnes celles-ci nous fermèrent définitivement leurs portes à la fin de l'année 1958 ; j'avais treize ans et j'étais maintenant un jeune adolescent instruit, doué du pouvoir de prophétie, attiré par la nature, la culture et les rêves.

Nous n'allâmes pas très loin ma sœur et moi puisque l'un des frères de ma mère proposa de nous héberger dans la forêt de Brocéliande. Il était propriétaire d'un manoir à Paimpont et mis à notre disposition une de ses dépendances. Gildas, c'était son nom, avait un fils un tout peu plus âgé que moi qu'il avait prénommé Gaël mais que ses intimes appelaient Taliésin, du nom de l'ancien druide ; Taliésin était son second prénom mais Gildas ne souhaitait pas qu'il fut utilisé de manière officielle car il aurait forcément suscité des railleries de la part de gens incultes toujours prompts à se moquer.

Taliésin et moi fûmes pendant ces années de mon adolescence des compagnons inséparables et je délaissais ainsi ma sœur qui cependant vint toujours à ma rescousse quand dans mes moments de dépression j'eus besoin d'une présence plus intime que celle de mon ami. Gwenn était devenue la compagne de mon oncle Gildas, fort érudit et beaucoup plus âgé qu'elle d'environ trente ans mais aux dires de Gwenn très agréable et aimant. Il l'adorait et ne faisait que la complimenter, l'encourager, la protéger. J'étais heureux que ma sœur soit ainsi aimée, même par un vieux.

Quand j'avais mes moments de crises je m'enfuyais dans la forêt, selon les habitudes que j'avais prises quand j'étais chez les sœurs et ma sœur savait toujours me retrouver. Je m'étais construit plusieurs cabanes et j'allais dans l'une ou l'autre en fonction de mes humeurs. Mes absences pouvaient durer plusieurs jours pendant lesquels j'étais incapable de subvenir à mes besoins et toujours Gwenn m'apportait de quoi me sustenter. Je ne pouvais cependant pas m'empêcher de critiquer ce qui était apporté par ma douce sœur et souvent je l'ai sentie au bord des larmes. Je m'énervais en particulier contre les boissons alcoolisées qu'elle m'apportait de temps en temps pour faire la fête disait-elle. Elle adorait le chouchen (j'ai toujours détesté cette boisson) et ne dédaignait pas un peu de bon vin (je me suis rattrapé depuis). Finalement elle me donnait du lait ou de l'eau ; ce qui me suffisait amplement.

Dans les moments où je retrouvais mon calme elle m'entretenait de quelques rêves qui la tourmentaient et j'essayais de les décrypter. Elle me remerciait toujours d'un doux baiser sur le front et elle repartait le cœur ravi et réconfortée de me savoir mieux. Je passais alors quelque

temps dans la forêt à parler aux animaux, aux arbres et aux sources ; puis je retournais au manoir.

J'ai parlé de mon ami Taliésin ; notre éducation fut désormais commune et nous eûmes les meilleurs professeurs précepteurs afin de nous enseigner au mieux. Nous étions tous les deux aussi performants l'un que l'autre et ces années furent des régals de joutes intellectuelles et aussi physiques car « mens sana in corpore sano » nous dit Juvénal.

Nos journées commençaient par un parcours dans la forêt si le temps le permettait ou par quelques exercices de concentration et de respiration, une sorte de yoga celtique, puis nous attaquions l'étude. Mais pour l'instant je préfère exposer les activités sportives auxquelles nous avons pu être initiés.

Tout d'abord le tir à l'arc que je ne pratiquais jamais contre les animaux de la forêt mais qui favorisait la concentration et la maîtrise de soi.

L'escrime à laquelle Gildas tenait particulièrement car elle renforçait d'après lui le lien avec la chevalerie ; c'était lui notre maître d'armes et bien que cet art ne me plut guère je mettais un point d'honneur à la pratiquer pour mon maître. Je n'ai jamais été un guerrier et je hais les militaires ou autres malades. N'étant pas complètement naïf je sais aussi qu'il est nécessaire de pouvoir se défendre et j'ai toujours encouragé Gwenn à tirer profit des enseignements de son amant.

Je fus un brillant cavalier (je rappelle ici que je chevauchais même les cerfs) et adorais l'équitation, favorisée ici par les randonnées dans les bois.

Quand nous le pouvions nous allions aussi nager dans les étangs et plus rarement à la mer ; je devins un excellent nageur et appréciais la compagnie des êtres aquatiques ; je ne

manquais pas d'aller essayer de trouver la dame du lac mais jamais elle ne m'apparût pendant cette période.

Gildas avait vécu quelque temps sur une île, je pense qu'il s'agissait de Bréhat mais il n'a jamais voulu me le certifier. Pour lui il s'agissait d'une île magnifique qui avait conservée sa végétation naturelle et possédait une énorme quantité de pommiers : il me disait avoir vécu dans l'île d'Avalon et ne rien craindre de la vieillesse puisqu'il passerait les cent ans (il n'avait pas prévu l'accident qui lui coûterait la vie) ; il me contait aussi les longs moments passés avec les neuf sœurs gardiennes de l'île et me faisait fantasmer sur Morgane la magicienne à la beauté insurpassable et à la puissance incomparable. Morgane avait la science des plantes et quelques dons de médecine. Il la disait même capable de transformer son visage ou de s'envoler dans les airs...

J'ajoutais en me moquant de lui que c'est dans cette île que le roi Arthur était allé aux bons soins de la chère fée de mon ami ...

Nous terminions toujours en nous chamaillant et je lui disais que si tout le monde savait que j'avais mes crises de folie , lui-même en tenait un bon grain et que dans quelques années nous n'aurions plus qu'à nous faire soigner dans la clinique psychiatrique que sa Morgane ne manquerait pas d'ouvrir quand elle verrait à quel point nous étions cinglés tous les deux. J'avais même le nom de la clinique : Avalon.

Je vous ai dit que l'un de mes refuges était la forêt ; j'y appris à écouter la nature et à la respecter.

Avant d'accéder à la forêt proprement dite se trouvent des champs dans lesquels, depuis le XVIème siècle en Bretagne, poussent des pommiers à cidre. Le pommier (Avalon) est un

des arbres sacrés des celtes. J'ai une affection particulière pour cet arbre et l'un d'eux en particulier me servait de confident : quand ma sœur avait refusé de m'accueillir et qu'elle préférait aller coucher avec Gildas, quand je me trouvais sexuellement solitaire, quand tout le monde en avait après moi... Je savais aussi que je pouvais y donner rendez-vous à quelque amoureuse ... Je pouvais aussi tout simplement me rassasier de ses fruits.

Au pied de ce pommier j'y trouvais souvent mon compagnon porcin ; les celtes ont toujours eu cet animal pour fétiche et le porcher était un personnage important. Dire que certaines civilisations se privent du plaisir de cet animal. En tout cas je m'étendais auprès de lui et il me servait souvent d'oreiller ou de compagnon de jeux. Quand je mangeais quelque côtelette ayant appartenu à l'un de ses congénères je pensais toujours à mon petit compagnon.

Mais mon plus fidèle ami était un loup que Gildas avait recueilli ; un loup qui avait eu quelque malheur dans un parc zoologique et qui avait été soigné par mon ami. Nous l'avions tout simplement appelé Bleiz, mot qui signifie « loup » en breton. Ce loup était devenu complètement domestique et cependant n'était approchable par aucune autre personne que l'un de nous quatre. Nos bons soins lui avaient fait retrouver une excellente forme et un pelage magnifique. Je l'emmenais souvent lors de mes périples en forêt et il était un formidable compagnon.

La forêt de Paimpont était ma demeure et j'étais aussi attiré comme je l'ai déjà dit par les étangs, dans lesquels je me baignais, souvent en compagnie de Gwenn. Nous nous dénudions et j'admirais alors la beauté de ses formes de plus en plus épanouies. Elle admirait aussi mes formes et me disait que bienheureuses seraient les femmes qui me connaîtraient.

A la mer je trouvais un élément différent et j'appris ainsi à être enfant des forêts, de la houle, du granit et du vent...

Je suis né sous le signe du temps ; il était par conséquent naturel que la science historique fût l'un de mes piliers ; j'avais depuis mon plus jeune âge le goût des récits et des livres qui nous parlaient des temps les plus anciens ou relativement récents mais il fallait maintenant, au-delà des compléments de savoir que je ne tarderais pas à acquérir, réfléchir plus profondément à ce que pouvait être l'Histoire.

Mon Histoire est celle de lignées d'individus qui eurent des ancêtres celtes, grecs, romains et germaniques ; qui vécurent un millénaire dans une société médiévale qui se constitua peu à peu et qui se transforma en une Europe des Etats dirigés par des souverains éclairés ou pas.

Je construisais donc peu à peu un système qui me permettait de penser l'européen du XXème siècle, héritier de sa si longue histoire.

Parallèlement je travaillais les sciences annexes de l'histoire et en particulier la paléographie (nécessité de travailler le latin pour les documents antérieures à 1550) et la généalogie (surtout par plaisir) ; je m'intéressais aussi aux sciences nouvelles qui émergeaient pour améliorer les connaissances quant à l'archéologie.

Des premiers monuments mégalithiques aux sondes interstellaires il était nécessaire que je comprenne comment les hommes avaient essayé de se repérer dans le temps et dans l'espace, voire dans l'espace-temps. J'étudiais donc l'astronomie à la fois sous une perspective historique et dans une perspective pratique ; en cette fin du vingtième siècle il était impossible de faire abstraction de la physique quantique et des découvertes qui jalonnaient ce siècle fertile en